

MC93

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

LES SABLES DE L'EMPEREUR



© Tuna Tnsj

du mercredi au vendredi à 19h
le samedi à 16h

Salle Oleg Efremov

Durée 4h

(entracte inclus)

En changane et portugais surtitrés

Tarifs de 9€ à 25€

MC93 — Maison de la Culture

de Seine-Saint-Denis

9 boulevard Lénine

93000 Bobigny

Métro ligne 5 | Station - Bobigny

Pablo-Picasso

Service de presse

Rémi Fort, Lucie Martin

myra@myra.fr | 01 40 33 79 13

www.myra.fr

Les Sables de l'empereur

Victor de Oliveira — d'après Mia Couto

Du mercredi 27 au samedi 30 mars 2024

Imani, jeune mozambicaine, et Germano, soldat portugais, s'aiment dans le tumulte de la guerre, lors de l'ultime période de la colonisation. Leur remuante idylle est confrontée aux différentes rivalités en jeu sur le territoire, tissant une épopée où s'interroge subtilement la notion d'étrangeté.

GÉNÉRIQUE

Mise en scène *Victor de Oliveira*
D'après la pièce conçue par *Mia Couto*
Avec *Elliot Alex, Isabelle Cagnat, Horácio
Guiamba, Bruno Huca, Ana Magaia, Eunice
Mandlate, Josefina Massango, Miguel Moreira,
Sufaida Moyane, Miguel Nunes, Victor de
Oliveira, Lucrecia Paco, Daniel Pinto, Mário
Santos, Klemente Tsamba*

.....
Scénographie *Margaux Nessi*
Lumière *Diane Guerin*
Vidéo *Ève Liot*
Musique originale *Ailton Matavela*
Son *Samuel Gutman*
Costumes et accessoires *Sara Machado*
Collaboration dramaturgique
Charlotte Farcet
Peintures et sculpture *Butcheca*
Assistanat à la mise en scène
Venâncio Calisto
Régie générale *Camille Faure*
Surtitrage *Jorge Tomé*
.....

Production En Votre Compagnie. Coproduction
Théâtre National Dona Maria II (Lisbonne), Centre
Culturel Franco- Mozambicain (Maputo), Théâtre
National São João (Porto), Teatro Aveirense (Aveiro),
Le Grand T - Théâtre de Loire- Atlantique, Malraux -
Scène nationale Chambéry Savoie, MC93 - Maison
de la Culture de Seine-Saint-Denis, Les Célestins -
Théâtre de Lyon.

.....
Avec le soutien de l'Instituto Camões à Maputo,
l'Institut français à Paris, Roundabout. LX à Lisbonne,
Services Culturels de l'Ambassade du Portugal en
France, l'Université de Aveiro, La Maison du Portugal
André de Gouveia à Paris, La Colline - théâtre
national.

.....
Projet soutenu par le ministère de la Culture -
Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-
France et par la Région Île-de-France et l'Institut
français.

.....
Le roman *Les Sables de l'empereur* est publié aux
éditions Métailié, traduit du portugais (Mozambique)
par Élisabeth Monteiro Rodrigues.
.....

TOURNÉE

Saison 2024

Teatro Nacional Dona Maria II,
Lisbonne

Du 20 au 23 mars 2024

MC93 — Maison de la Culture
de Seine-Saint-Denis

Du 27 au 30 mars 2024

Malraux, Scène nationale de
Chambéry Savoie

Les 3 et 4 avril 2024

SYNOPSIS

Imani, jeune mozambicaine, et Germano, soldat portugais, s'aiment dans le tumulte de la guerre, lors de l'ultime période de la colonisation. Leur remuante idylle est confrontée aux différentes rivalités en jeu sur le territoire, tissant une épopée où s'interroge subtilement la notion d'étrangeté.

Victor de Oliveira adapte pour la scène le roman éponyme de l'écrivain mozambicain contemporain Mia Couto, où se croisent personnages historiques et fictifs, restituant événements, mœurs et croyances de cette terre du Sud-Est africain à la fin du XIX^e siècle. Ni exploits grandioses, ni héros de légende, les interactions entre protagonistes sont auscultées ici avec un réalisme sans complaisance, teinté de menues touches de fantastique, comme autant d'échappées poétiques.

NOTE D'INTENTION

En découvrant *Les Sables de l'empereur*, j'avais l'impression d'aller plus profondément encore, non seulement dans l'histoire de mon pays, mais dans ma propre histoire. D'une certaine façon, Imani et Germano étaient comme mes grands-parents. Étant petit-fils de colons et de colonisés, de blancs et de noirs, je suis le fruit de cette histoire terrible qui s'est construit pendant 500 ans. « L'Histoire est plus complexe qu'une lecture qui mettrait d'un côté les bons, de l'autre les mauvais, d'un côté les héros, de l'autre les vaincus », écrit Mia Couto, et dans son roman, c'est exactement ce qu'il nous montre d'une façon magistrale.

À partir de l'histoire d'amour entre cette femme noire et cet homme blanc, nous faisons une plongée dans l'intimité de grands et « petits » personnages qui ont fait et défait les relations entre les peuples africain et européen. C'est une histoire qui mêle destins individuels et « grande histoire », splendeur et décadence, fierté et humiliation, désespérance et résilience. Il y a là toute la force des romans classiques du début du XX^e siècle et pourtant c'est une œuvre incroyablement contemporaine puisque la langue se réinvente sans cesse, la forme se reconstruit sans cesse, nous voyons là une fresque historique d'un grand classique tout en voyant se déployer en même temps devant nos yeux une œuvre éminemment contemporaine. Et c'est cette capacité absolument époustouflante de conciliation des deux mondes, qu'ils soient africains et européens, classiques et contemporains, qui donne à ce roman un souffle théâtral absolument vertigineux.

C'est donc à partir de ce « souffle » que je construis un univers dans lequel les personnages historiques côtoient des personnages de fiction, des personnages du passé côtoient ceux du présent, des images d'une Afrique lointaine et mystérieuse se mélangent à une Afrique résolument moderne et impérieuse. Un monde doit se construire sur le plateau et il doit nous faire voyager, doit nous emmener loin, très loin.

On entre dans cet univers comme dans un vaste monde inconnu où nous devons accepter les règles, les paysages et les êtres.

ENTRETIEN

Il semble que votre propre langue d'écriture ne soit plus tout à fait la même : elle comporte désormais peu de néologismes, voire pas du tout.

Cette idée de me libérer d'un portugais inventé, néologique, a commencé avant ce livre, disons avec *La confession de la lionne* (Métaillé, 2015). Je voulais écrire dans un autre registre, me surprendre moi-même. Mon projet reste de raconter une histoire par le biais de la poésie, et je crois que je continue dans ce territoire-là. Et moi-même, quand j'écris, je me sens plus traducteur qu'écrivain, parce que je me trouve dans un espace de frontière : entre l'oralité et l'écrit, entre une rationalité d'origine africaine et une autre européenne, entre des langues différentes, qui expriment des points de vue et des cosmogonies différentes. Je suis un peu comme un contrebandier...

D'où vient ce besoin de vous « libérer » d'une langue que vous aviez pourtant créée vous-même ?

Je me sentais prisonnier de cette construction. Nous pensons être l'auteur du livre, mais en fait le livre est notre propre auteur, il nous produit nous-même. J'avais besoin d'être libre pour dire autre chose, autrement. Je voyais aussi que certains lecteurs en restaient à la dimension esthétique de ce travail. Ils ne percevaient pas que cette transformation du modèle normé de la langue portugaise voulait montrer d'autres possibilités d'utiliser la langue et de penser. Cela n'a pas été une décision soudaine, j'ai beaucoup réfléchi. Le plus grand ennemi de la beauté que je voulais créer était cette idée de « faire joli ».

Dans le texte en portugais, quelle est la place de la langue des Vaxtupi, le peuple d'Imani ?

Je ne parle pas cette langue, qui appartient à un groupe linguistique du sud du Mozambique, mais je comprends une langue similaire. Les locuteurs ont de grandes difficultés à nommer leur propre langue. Ces langues ne sont pas normalisées d'un point de vue orthographique. À chaque fois que je demandais quelque chose, on me donnait une réponse différente. Donc, dans chaque volume de l'histoire, on trouve des différences entre les mots. Et puis j'ai rencontré Alfonso Silva Dambile, qui m'a sauvé.

Qui est-ce ?

[Soudain, Mia Couto se met à parler en français] C'est un vieil homme qui connaît très bien l'histoire de son peuple. Tous les gens que je rencontrais pour faire le livre me parlaient de cet homme, qui est une sorte de sage ou d'érudit. À un moment, il m'a dit : « Peu importe si je te dis la vérité, puisque tu es un écrivain ! »

Vous-même, vous traduisez des langues du Mozambique ?

Je le fais de manière indirecte, car je n'ai pas une connaissance suffisante de toutes les langues du pays. Ce qui m'intéresse dans la compréhension d'un mot d'une autre langue, c'est la manière dont a été construite la réalité qui se trouve derrière ce mot. Et ce qui m'intéresse encore plus, c'est la raison pour laquelle certains mots n'existent pas. Par exemple, le mot « futur » : pourquoi il n'existe pas ici ou là ?

Comment voyez-vous l'évolution du portugais du Mozambique ?

C'est une langue en train de se construire. C'est un peu comme un adolescent qui n'obéit pas à ses parents. Actuellement, il y a tout un processus de normalisation, depuis le portugais jusqu'aux langues mozambicaines. Par exemple, au Mozambique, on dit « deux heures de temps », ce qui semble être un pléonasme, mais il faut le dire, car cela correspond à une certaine idée du temps. Je n'aime pas beaucoup, en général, l'idée de fixer les choses : quand on veut normaliser des langues ou des personnes, il y a toujours un côté négatif, même si je comprends que ce soit nécessaire. Avec ce livre, nous avons tous beaucoup souffert... À chaque fois qu'on fixait un mot en chope, quelqu'un nous disait un mot différent. Imposer une langue unique dans un pays qui en comporte vingt-cinq est un acte de violence. Je ne dirais pas que c'est une violence coloniale, mais c'est quand même une violence exercée contre la diversité de ces langues. Il y a eu un très grand changement au Mozambique après l'indépendance, avec Samora Machel, qui voulait créer ainsi l'unité nationale : il était interdit de parler sa langue maternelle. Aujourd'hui, la situation a changé. On apprend sa langue maternelle et le portugais. J'en suis content, mais je ne suis pas optimiste car, pour faire ça bien, il faudrait des moyens que le Mozambique n'a pas. Par exemple, la langue makua, quand on va la normaliser et l'enseigner à l'école, il va surgir cinquante variantes dialectales qui disent que ce n'est pas le vrai makua. La normalisation des langues crée de nouveaux conflits.

Il y a une autre nouveauté dans *Les sables de l'empereur* : vous y traitez de la violence de l'histoire d'une manière très directe, à peine métaphorique.

[Mia Couto repasse au portugais et rit] Cet entretien doit s'arrêter là, vous me demandez des choses trop difficiles ! Oui, c'est vrai. Auparavant, vivre avec la violence des guerres que j'ai connues était si traumatisant que j'ai préféré emprunter une voie métaphorique [dans les années 1970, Mia Couto s'est engagé auprès du FRELIMO (Front de libération du

du Mozambique), qui combattait pour l'indépendance]. Je traitais ce qui était cruel presque avec douceur. Je ne sais pas si c'est le temps qui a fait ça, car cette réalité est une réalité lointaine maintenant, mais il était nécessaire pour moi de recourir à un langage plus direct, plus cru. Aujourd'hui, j'utilise l'histoire, le passé, pour parler du présent.

De quel présent ?

Au Mozambique, l'histoire est très élastique : il n'y a pas eu de période de paix depuis l'indépendance. On en est au troisième accord de paix, et après cet accord il n'y a toujours pas la paix totale. Cette violence a quelque chose à voir avec la non-résolution des conflits du passé. L'un de ces conflits est celui qui se trouve dans *Les sables de l'empereur*, entre l'État de Gaza de l'empereur Ngungunyane et le Portugal de Mouzinho de Albuquerque. Dans ces conflits, il y a toujours une composante religieuse. La religion dominante au Mozambique, qui n'a pas de nom, a quelque chose à voir avec le culte des ancêtres. Elle préserve une relation vitale entre la terre, les personnes et les ancêtres. La terre est sacrée : en elle sont les morts ; envahir un territoire, c'est comme détruire une église. D'ailleurs, le roman commence avec une termitière, un lieu de naissance qui est aussi un lieu sacré. De telles violences obligent les gens à fuir, comme le fait Imani.

Le roman adopte le point de vue d'un peuple mozambicain qui se bat avec le Portugal et d'un personnage qui est à la fois femme, jeune et traductrice. Ce point de vue de l'entre-deux et de la minorité, est-ce le vôtre sur l'histoire ?

Oui, c'est moi-même, je suis cet homme-là : ma patrie, c'est la frontière. Je ne vois pas ça comme un drame, au contraire c'est une richesse. Ce n'est pas difficile de tenir cette position. Certains imaginent de façon illusoire qu'ils ont une seule identité. Au Mozambique comme dans le monde entier, les êtres humains sont entre des identités multiples. C'est très commun au Mozambique, où chacun parle une langue qui n'était pas la sienne et a deux ou trois religions. Le soir, les gens communiquent avec leurs ancêtres, la journée ils sont catholiques ou musulmans. Et ils ne voient aucun conflit là-dedans ! Donc, ils peuvent me voir comme l'un des leurs. Dans la rue, on m'arrête comme si j'étais un joueur de foot, pour que je transmette des messages. Je voyage souvent, même dans ma ville, je marche tout le temps. Le biologiste peut ne pas savoir beaucoup de choses, mais il marche beaucoup...

La relation de vos personnages aux arbres, aux fleuves, à la terre, est très importante. Décrivez-vous un monde disparu, détruit ?

Tout ce que je raconte se trouve encore au Mozambique. Je rencontre souvent cette relation très ancienne mais très vivante entre les individus et la nature. Les gens peuvent se transformer en arbre ou en lion, il n'y a pas de frontière d'identité absolue. Si on demande à un Mozambicain comment désigner « la nature », il n'a aucun mot pour le

dire. La nature est en nous, nous sommes en elle, c'est une seule entité. Je ne pense pas qu'il y ait eu un jour une nature intacte, sans la trace de la main de l'homme. En quelque sorte, on a créé une deuxième nature. Souvent, on parle de nature mais sans l'appréhender ni la comprendre : ce que nous nommons nature, c'est la vie elle-même.

Ce que vous dites ne va pas vraiment dans le sens d'un discours voyant la nature comme étant « à préserver », et qui reste centré sur une vision occidentale.

Oui, les cultures locales sont globales et écologistes intrinsèquement ! Au cours de ma vie, je suis parti d'un point de vue européen et je suis allé vers autre chose. Cela m'aide énormément comme scientifique et comme être humain. J'ai appris que j'avais une relation de parenté avec les arbres, les fleuves, les pierres.

Quel a été cet itinéraire ?

J'ai perdu la peur. Je n'ai plus besoin de toutes ces grandes certitudes. Je suis disponible pour entendre d'autres types de connaissances. L'écriture, de son côté, est simplement une manière d'ordonner ce qui est en moi. Elle m'aide à donner un sens à ce que je ne connais pas. L'Afrique m'a offert un très beau cadeau, qui est de ne pas avoir peur de l'ignorance, ne pas avoir le sens de la prévision, de ne pas faire de la compréhension du monde une forme de domination ou de contrôle. On ne contrôle jamais rien.

Pourtant, en écrivant, vous fixez bien quelque chose.

Oui... j'aime beaucoup cette contradiction !

Quelle a été la principale difficulté pour écrire ces trois romans, réunis en un ?

Cette histoire est comme un arbre, elle s'est ramifiée petit à petit. Il fallait tailler cet arbre de manière qu'il se développe. Le dernier volume a été le plus difficile : il fallait terminer l'histoire. J'écris parce que je suis fasciné par des personnages, par les potentialités qu'ils m'offrent. Donc, pour qu'il y ait une fin, il faut tuer le personnage et mettre fin à ses possibilités. Je pars toujours des personnages, ce sont eux qui racontent l'histoire. Et je pars aussi du principe que je ne veux pas savoir. C'est une écriture très obsessionnelle, qui me réveille la nuit pour me dire des choses. Les personnages existent, ils prennent possession de moi. Je dois ensuite les oublier. Je ne sais pas faire autrement.

Et que pourra-t-on lire prochainement de vous ?

Je termine un roman qui parle de mon enfance et de mon adolescence dans la ville de Beira, au centre du Mozambique, et qui raconte la fin d'un monde, le monde colonial, dans lequel j'ai grandi, et la fin de mon propre règne, mon enfance. Je continue dans le même registre que dans *Les sables de l'empereur*, mais en recueillant des documents pour chaque personnage. Chacun, donc, aura la liberté de parler le portugais qu'il désire. Je ne vais pas rompre radicalement en disant que jamais plus je ne retournerai aux néologismes... en fait, je ne veux pas refaire ce que j'ai déjà fait. D'ailleurs, je me relis seulement quand j'y suis obligé. Par exemple, je me suis relu pour l'adaptation au cinéma de mon roman *La véranda du frangipanier*. J'ai eu tellement honte que j'ai réécrit le livre.

Propos recueillis par Pierre Benetti (En attendant Nadeau)

Traduits par Elisabeth Monteiro Rodrigues

BIOGRAPHIE

VICTOR DE OLIVEIRA

Metteur en scène

Né au Mozambique, Victor de Oliveira est acteur et metteur en scène. Il commence le théâtre à Lisbonne, où il a passé son adolescence, puis entre en 1994 au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, et vit en France à présent. En tant que metteur en scène, Victor de Oliveira, dont la famille est constituée de colons et de colonisés, interroge les thématiques de la guerre, de la colonisation, de l'altérité culturelle et des rapports et frontières qu'elle institue. En 2019, il monte à Maputo *Incêndios*, de Wajdi Mouawad, spectacle qui a été présenté à la MC93 dans le cadre de la saison Africa 2020.

MIA COUTO

Auteur

Mia Couto, António Emílio Leite Couto de son nom de naissance, est écrivain, de nationalité mozambicaine. Issue d'une vieille famille portugaise émigrée au XIX^{ème} siècle, il se situe à la croisée des cultures européennes, indiennes et africaines. Il quitte ses études de médecine pour se consacrer au journalisme et à l'indépendance de son pays. Il publiera des contes, des poèmes et des romans, diffusés dans plus de 30 pays dont une quinzaine, traduits en français. Il se décrit « ...un Blanc qui est africain ; un athée non pratiquant ; un poète qui écrit en prose ; un homme qui a un nom de femme ; un scientifique qui a peu de certitudes sur la science ; un écrivain en terre d'oralité. » On le dit le plus célèbre écrivain mozambicain, une des plus grandes voix de l'Afrique, et nobélisable. Il est aussi biologiste (dans le parc du Limpopo, siège d'une grande partie du roman) et professeur d'écologie à Maputo, la capitale, ancienne Lourenço Marques. Entre autres prix, il a reçu en 2012 le Prix de la Francophonie et en 2013 pour l'ensemble de son oeuvre, le Prix Camoes, distinction attribuée à un auteur de langue portugaise.

Né au Mozambique, Victor de Oliveira est acteur et metteur en scène. Il commence le théâtre à Lisbonne puis entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 1994. Comme acteur ces dernières années il a joué sous la direction de Wajdi Mouawad (*Oedipe Roi* et *Ajax* de Sophocle et dans *Tous des Oiseaux*, ainsi qu'avec Stanislas Nordey (*Incendies*, de Wajdi Mouawad et Erich Von Stroheim, de Christophe Pellet, crée au TNS et repris au Théâtre du Rond-Point à Paris).

En 2016, il traduit, interprète et met en scène *Clôture de l'amour* de Pascal Rambert au Théâtre Culturgest de Lisbonne. En 2019, il monte à Maputo *Incêndios*, de Wajdi Mouawad, spectacle qui a été présenté en France dans le cadre de la saison Africa 2020. En Septembre 2021 il écrit, interprète et met en scène *Limbo*, au Teatro do Bairro Alto de Lisbonne. Parallèlement à son travail d'acteur et metteur en scène, il développe un travail de formation auprès de jeunes acteurs autour de la dramaturgie africaine et enseigne à l'Université Sorbonne-Nouvelle-Paris 3 et à l'ERACM de Cannes et Marseille.



maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

SPECTACLES À VENIR

Une pièce pour les vivant-e-x-s en temps d'extinction

David Geselson — d'après Katie Mitchell & Miranda Rose Hall
Théâtre — création à la MC93
Du 27 mars au 7 avril 2024

Jérôme Bel

Jérôme Bel
Danse
Du 2 au 7 avril 2024

Street Scene

Ted Huffman & Yshani Perinpanayagam —
d'après Kurt Weill
Opéra — création à la MC93
Du 19 au 27 avril 2024

La Loi du marcheur

Nicolas Bouchaud & Éric Didry —
d'après Pierre-André Boutang & Dominique Rabourdin
Théâtre
Du 24 au 28 avril 2024

La Petite troupe

Janice Zadrozynski
Théâtre — création à la MC93
Du 25 au 27 avril 2024

Ordalie

Chrystèle Khodr —
d'après Henrik Ibsen
Théâtre — création 2023
Du 2 au 8 mai 2024

Les Envols

Fratellini Circus Tour
Cirque
Les 4 et 5 mai 2024

I M E D E A

Sulayman Al-Bassam
Théâtre, Musique
Du 14 au 19 mai 2024

Umwelt

Maguy Marin
Danse
Du 15 au 17 mai 2024

Jogging

Hanane Hajj Ali
Théâtre
Du 15 au 19 mai 2024

Drumming Xxl

Anne Teresa De Keersmaecker & Clinton Stringer
Danse — création à la MC93
Du 5 au 8 juin 2024

On ne va pas se défiler !

La Beauté du geste -
Olympiade culturelle
Parade — création 2024
Le dimanche 23 juin 2024 à
16h - Dans l'espace public en
Seine-Saint-Denis